1
Not so bad

Il est minuit à La Nouvelle-Orléans. L'âme gonflée à bloc par le roulis de l'harmonica, je nage dans une eau argentée sous la lune, le cœur lavé par les accords âpres d'une guitare sur la rive. Mon petit monde est bien en place puis patatras, j'ai le sourire en déséquilibre, je me noie.

Ça me fait toujours ça à la sortie d'un concert de blues. Je me sens piégé. Brutalisé par la réalité alentour. Assommé par le manque d'harmonie. Les enseignes lumineuses m'aveuglent longtemps. Les visages et les corps, c'est comme s'ils fonçaient droit sur moi.

– La place Clichy, c'est pas la Louisiane, mon ami, je dis à Bud.

Bud ne répond pas. Bud, c'est mon harmonica. Un de ses nombreux talents est de ne pas réagir à mes vacillements. Je trouve refuge dans une impasse

pourrie, mon cœur s'apaise à l'écart de la foule. Un petit air que j'ai entendu me trotte dans la tête, ma mémoire le capture au passage et mes lèvres s'approchent de mon harmonica. Mes yeux se ferment, je sens la chaleur qui s'évapore des champs retournés au soir venu, une mélopée me frappe comme un coup de poing au ventre et le Mississippi n'est plus loin, ses bateaux à vapeur – on dirait des jouets – avancent sur l'eau, je continue à jouer, j'improvise, j'entends Huckleberry Finn hurler de rire. Et je suis sous le porche d'une maison d'où je regarde le soleil se coucher, il fond comme un glaçon chauffé à la terre brûlante, et plus loin encore je devine le bayou, l'eau dense et sale et verte, je joue encore, je me balance, les paupières crispées, je cherche le son, je le trouve et je lui cours après, je suis un pur-sang au galop. Maintenant, mes santiags frappent le plancher dans un bar enfumé à Saint Louis, mon corps électrisé se cabre, se penche en avant, se tend tout entier vers mon harmonica, je m'embrase tel un phénix dans les vapeurs d'alcool et je finis à genoux, en cendres, dans l'impasse tout près de la place Clichy.

– *Not so bad,* dit quelqu'un.

Un vieux mec ventripotent est planté devant moi. Sa chemise blanche, presque transparente, est

tendue sur son ventre, il porte un chapeau blanc de cow-boy et j'ai honte, mille fois honte, car on dirait bien qu'il m'a entendu jouer. Il hoche la tête en répétant « *Not so bad* ».

– Je t'offre un verre, dit-il avec un accent américain à couper au couteau.

Sans que je sache comment, me voici attablé devant lui qui boit du whisky et j'avale ma bière à grandes goulées pour oublier que je ne sais pas quoi dire.

Son visage est un parchemin froissé, de grosses poches entourent ses yeux bleus, il dit que ça fait longtemps qu'il ne croise plus de jeunes types sortant de concerts de blues.

Il a l'air de s'en foutre que je ne réponde rien. Il est musicien, un vieux musicien, précise-t-il, il a joué à Saint Louis à la grande époque, il marchait la nuit dans des rues où on jouait du couteau mieux que du banjo. Il lui fallait courir au milieu des rixes pour se rendre à la salle de concert. Dans les bars, il jouait avec ses copains alors que des disputes et des bagarres couvraient la musique, ils ignoraient comment s'arrêter et quand, alors ils finissaient lorsqu'ils étaient épuisés. Aujourd'hui, au bout de deux rappels et un tube repris par la salle, les musiciens filent donner

une interview pour la radio qui sponsorise le concert.

– *Fuck this world*, dit-il.

Je lâche un ouais vibrant. Il était temps, il allait finir par croire qu'il avait invité un idiot complet à boire un verre. Si seulement je pouvais ajouter quelque chose de plus, dire quelque chose de mieux. J'ouvre la bouche pour me présenter et son visage se crispe aussitôt.

– Non, coupe-t-il, *no names*.

Comment il a deviné que j'allais dire mon nom, qu'il devrait alors dévoiler le sien, je n'en ai aucune idée. Je balbutie un vague truc sur la classe folle d'Irma Thomas pour rattraper le coup. Les paroles de *Wish Someone Would Care* se précipitent à ma bouche et je chante à haute voix. Il tape dans ses mains en riant, il adore cette chanson, autant qu'*Iko, Ain't so Necessarily so* et *Mississippi Goddam*. Je suis content, je m'enhardis à parler de Bessie Smith, la grande dame cabossée du blues. On célèbre Muddy Waters. Et Janis Joplin, qui est éternelle.

– *Janis for ever*, il clame en levant son verre très haut. Une vie pourrie, mais quelle grâce sur scène.

– Tu parles, à quoi ça lui a servi la grâce sur scène ? Elle est défoncée, elle sort s'acheter des ciga-

rettes, revient dans sa chambre d'hôtel et meurt toute seule, à vingt-sept ans. Y a aucune grâce là-dedans, je marmonne, un peu bourré.

Il m'observe avec une douceur infinie et mon âme bringuebalante tangue déjà moins, je me demande si mon père m'a regardé une seule fois de la sorte.

– T'es un petit malin, toi, hein ? dit-il enfin. *But you're so damn right.* Ça ne lui a servi à rien, la grâce sur scène.

Maintenant, il décrit sa maison à La Nouvelle-Orléans, le quartier où il est né, où il a toujours fini par revenir. Un voile passe sur son visage, il maudit ce foutu ouragan Katrina d'une voix rageuse. Il n'est plus sûr de vouloir rentrer un jour, même pour mourir. Ses mains chargées de grosses bagues argentées remuent devant moi ; parfois il me semble qu'elles tremblent. Il fouille dans ses poches et sort un vieil harmonica qu'il pose sur la table.

– Ma femme est partie un matin très pluvieux, j'étais souvent en tournée ou je rentrais à l'aube après un concert, elle en a eu marre. Tu sais ce que j'ai fait ? Je me suis préparé comme si de rien n'était pour jouer le soir même. Jamais je n'ai pu reproduire le son que j'ai trouvé cette nuit-là. Il faut jouer